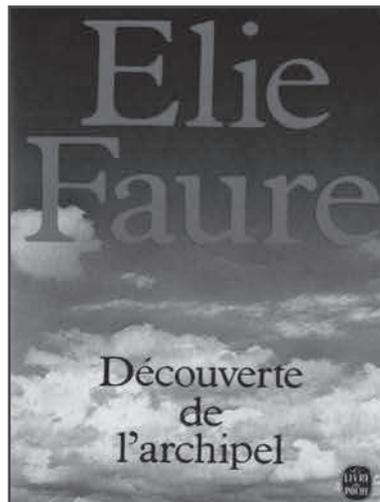


LES GRANDS PEUPLES DE L'EUROPE D'APRÈS «DÉCOUVERTE DE L'ARCHIPEL» d'Elie Faure

Je dois commencer par vous faire un aveu : très longtemps, je n'ai pas du tout compris l'Espagne. Rien ne trouvait grâce à mes yeux, ni sa langue, ni sa cuisine, ni ses paysages, ni sa peinture, ni sa musique, ni sa littérature... Et puis, un jour, je suis tombé par hasard sur le texte suivant : *«L'Espagne est grise. Comme une mer, à l'infini, ses plateaux dégradés ondulent sous un ciel tantôt chargé d'orages et tantôt versant à la terre une illumination morne. Rien, ni la pâle végétation dont les racines nues desséchées vont chercher l'eau dans la poussière, ni les monts de granit nus comme des vertèbres, que les lents mouvements du sol vont battre à l'horizon, (rien) n'absorbe la lumière immense. C'est comme une planète morte que la cendre de ses volcans aurait couverte toute entière et qu'envelopperait d'argent une grande lueur diffuse».*

Cette description trop sévère est tirée d'un petit ouvrage qu'Elie Faure publia en 1903 sur le peintre Vélasquez, qui va tellement

marquer l'histoire de la peinture. Sa lecture m'a ouvert une porte sur la nature de ce pays que je comprenais mal. Et elle m'a aidé à entrer dans l'univers du peintre : sa façon de capter la lumière, ses clairs-obscurs, la fluidité de ses mélanges.



Quand Elie Faure présente Vélasquez, vous noterez qu'il n'entre pas d'emblée dans l'analyse picturale, mais qu'il commence par planter le décor et par situer les œuvres qu'il aborde dans leur cadre de civilisation. Voilà ce qui caractérise l'approche de cet homme aux vocations bien diverses.

Né en 1873 et mort en 1936, Elie Faure a grandi dans une famille de culture protestante, scientifique, laïque et artistique. Il est médecin mais il va également développer une puissante passion pour les arts. Il y est venu par ses amitiés, par un formidable travail personnel, par les relations qu'il va nouer avec un grand nombre d'artistes et par un irrésistible désir de faire connaître aux autres ce qu'il découvrait lui-même.

CONFÉRENCE

Dès 1902, il devient le critique d'art du Journal «l'Aurore». En 1903, il participe à la création des «Université- populaires» où il va donner une série de conférences et de cours qui constitueront la genèse de son «Histoire de l'art». Il écrira : «*Mon histoire de l'art sort de ces entretiens avec le peuple de Paris*». Parallèlement, il va se constituer une exceptionnelle collection de peinture où Bonnard, Corot ou Dufy voisineront avec Picasso, Van Gogh et Modigliani et bien d'autres. Car Elie Faure est à la fois un autodidacte, un passionné et un pédagogue. Sa culture exceptionnelle lui permet de saisir d'emblée le sens des œuvres, et de les relier aux civilisations qui les ont fait éclore. Pour se documenter, il voyage plus qu'il ne lit et il privilégie le contact direct avec les œuvres. Ses ouvrages seront d'ailleurs caractérisés par une abondante illustration, ce qui était très nouveau à l'époque. Pour cela, «*il regarde les lieux et les gens avec autant d'intérêt que les chefs-d'œuvre, pour les englober dans la même compréhension*» (1).

Il est aussi un poète de l'histoire de l'art. Son style lyrique et coloré tranche avec le ton clinique de la plupart des critiques d'art de son époque. Pour vous en convaincre, je vous invite à lire les premières lignes de son chapitre «L'art antique de l'Égypte» : «*L'Égypte est la première de ces ondulations que sont les sociétés civilisées à la surface de l'histoire et qui paraissent naître du néant et retourner au néant après avoir passé par une cime. Elle est la plus lointaine des formes définies qui restent sur l'horizon du passé. Elle est la vraie mère des hommes. Mais bien que son action ait retenti dans toute l'étendue et la durée du monde antique, on dirait qu'elle a fermé le cercle de granit d'une destinée solitaire. C'est comme une multitude*

immobile, et gonflée d'une clameur silencieuse. Elle s'est enfoncée sans un cri dans le sable, qui a repris tour à tour ses pieds, ses genoux, ses reins, ses flancs, mais que sa poitrine et son front dépassent. Dans son visage écrasé, le sphinx a toujours ses yeux inexorables... et qui voient à la fois au dedans et au loin. A quelle profondeur est-il assis, et autour de lui... jusqu'où l'histoire descend-elle ?»

Faure sera l'un des tout premiers à pratiquer l'histoire de l'art comparative, établissant par exemple un lien entre une déesse khmère et une vierge romane. Quelques années plus tard, André Malraux saura s'en souvenir avec talent et se livrer à un pillage consciencieux de sa méthode et de ses analyses. Durant toute sa vie, ce médecin critique d'art ne cessera de se sentir également concerné par les événements de son siècle, de l'Affaire Dreyfus à la Guerre d'Espagne. Son regard exceptionnel sur le monde fera de lui un extraordinaire analyste des civilisations. Elie Faure est d'abord passionné par l'homme, par son fonctionnement organique comme par ses inspirations métaphysiques. Ses convictions personnelles marquées par la laïcité ne le détournent pas d'une quête éperdue de sens. Il en résulte que c'est un vrai bonheur que de feuilleter son histoire de l'art et de découvrir avec lui comment les créations artistiques des hommes révèlent profondément leur âme.

Au milieu de son œuvre très volumineuse, j'ai choisi de vous parler d'un ouvrage modeste, intitulé «Découverte de l'archipel». En moins de quatre cents pages, Faure regarde scientifiquement les différents peuples d'Europe et s'efforce de comprendre ce qui les a constitués tels qu'ils sont aujourd'hui. Écrit au tout début des années trente, ce livre est l'aboutissement de ses recherches artistiques, historiques, géographiques et sociologiques.

La démarche pourrait paraître bien artificielle : « *L'homme est partout pareil en son tréfonds... Mais nous sommes bien obligés de constater que les expressions qu'il nous donne de sa structure fondamentale diffèrent essentiellement, et qu'entre un masque nègre et une statue de l'époque classique grecque s'ouvre un abîme difficile à niveler* ». Il y a donc bien des facteurs discriminants qui agissent sur les civilisations et leur font porter des fruits différents. « *Le climat, l'ossature terrestre, l'atavisme, l'éducation, l'économie locale modèlent petit à petit une langue, une architecture, une littérature, une peinture, une musique et une histoire qui ne sont pas les mêmes s'il s'agit d'un peuple de marins ou d'un peuple de soldats, d'un peuple de cultivateurs ou d'un peuple de nomades* ». L'effet conjugué de ces différents facteurs exercera une influence déterminante sur la façon dont chaque civilisation se développera et s'épanouira, créant ainsi une extraordinaire diversité entre les peuples de la Terre : « *Mille élans individuels essentiellement identiques donneront à cent mille pierres ici la forme de la Pyramide, là celle du Parthénon, ailleurs celle d'Angkor, ailleurs celle de Cordoue, ailleurs celle de Soissons* ». Une autre objection nous vient alors tout naturellement : nous refusons d'être conditionnés par notre environnement, nous revendiquons le droit à l'originalité, la capacité à épouser une identité culturelle propre. C'est bien naturel, et Elie Faure ne prétend pas nous réduire à un modèle national unique et incontournable. Mais il nous regarde tous et s'interroge : « *Pourquoi, vis— vis de la sensation, l'Allemagne réagit par la musique, l'Angleterre par le poème. Pourquoi le cartésianisme est français avant Descartes, l'hégélianisme allemand avant Hegel. Pourquoi la civilisation hindoue, malgré les étendues océaniques et désertiques qui la séparent de la*

civilisation espagnole, semble plus proche d'elle, au moins par l'ivresse mystique, que l'une et l'autre ne le sont de la civilisation persane ou française... ». Alors, ne prenons pas les analyses d'Elie Faure à la lettre. Mais utilisons-les simplement comme des clés de décryptage pour mieux comprendre nos voisins européens.

Elie Faure termine son introduction par cette histoire marseillaise délicieuse et symbolique : *Trois petites filles se dévoilent le mystère de leur naissance. La première dit : moi, mes parents m'ont fait venir de Toulon dans une caisse en bois des îles, doublée de coton... Moi, dit la seconde, ils m'ont fait venir de Paris dans une caisse en or, doublée de soie... Moi, dit la troisième à voix basse, mes parents sont trop pauvres pour m'avoir fait venir d'ailleurs. C'est eux qui m'ont faite* ».

Et nous, qui sommes-nous ? Qu'est-ce qui nous a constitués différents de nos voisins allemands, anglais, italiens, espagnols ? Voici tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur vous-mêmes et sur les autres peuples d'Europe...

L'Anglais se caractérise par le self-control, le pragmatisme, le caractère et l'humour.

On ne comprend rien à l'Angleterre si on ne réalise pas que, jusqu'au XVI^e siècle, il n'y avait ni agriculture, ni industrie, ni commerce, sur son sol. Sa disposition géographique poussait à la mer et à l'aventure. Les Anglais étaient donc pirates et contrebandiers, courant les mers, pillant les côtes, ravageant les campagnes de l'Europe continentale. L'Angleterre puritaine des XVI^e et XVII^e siècles devra canaliser impérativement l'énergie et la violence que ce mode de vie avait développées. Car elle se voulait désormais marchande et désirait rassurer la clientèle. Pour que les corsaires se transforment

CONFÉRENCE

en commerçants, ils devaient donc impérativement maîtriser leurs pulsions et les canaliser. Il en résulta un mélange de self-control et d'hypocrisie qui marque encore le tempérament de nos amis britanniques. Tout étant désormais axé sur le mercantilisme, les Anglais ont développé un pragmatisme très poussé, qui les a rendus particulièrement aptes aux affaires, à l'action et étonnamment insensibles à la métaphysique.

Le goût de l'action a généré chez eux des méthodes d'éducation très orientées sur le « Faire » et sur l'apprentissage de l'autonomie, car l'individu doit s'assumer et ne saurait se faire prendre en charge par la collectivité. L'expérience pratique remplace l'instruction théorique et la théorie fait place à la vie. *« Au lieu de bourrer la tête, on soigne l'éducation. Puisque vivre apprend à vivre, il s'agit non pas de savoir beaucoup de choses, mais de tremper les points de contact de l'individu avec les choses ».*

Les défaillances personnelles doivent être surmontées, quitte à en rajouter sur la culture de l'effort et de l'énergie physique : souvenons-nous de certaines pages de Kipling... Tout doit concourir au bien-être social, car c'est le bonheur de l'individu qui garantit celui de la communauté.

La culture du fait et le recours à l'expérience ont permis à l'Angleterre de faire éclore sur son sol la pensée scientifique moderne, symbolisée par Newton. Grâce à ce nouveau regard sur le monde, les grandes révolutions de l'agriculture et de l'industrie naissent sur le sol britannique. Ce pragmatisme délibéré exonère également les Anglais de toute angoisse métaphysique et de la soumission aux dogmes. Il est frappant de constater que Shakespeare, dans ses trente drames, ne prononce pas une seule fois le nom de Dieu... En Angleterre, la religion est

d'abord une morale, et les philosophes sont des sociologues, *« acharnés à replacer toujours le problème du destin dans la société des hommes, à lui trouver des origines terre à terre, des solutions pratiques, des voies accessibles à tous ».* Mais, comme il faut bien rêver quand même un peu, *« ce peuple de marchands, d'hommes d'Etat et de piétistes, a exigé de ses corsaires et de ses boucaniers qu'ils élevassent sa brutalité et son avidité furieuse jusqu'aux régions les plus illuminées du poème ».*

L'Anglais, acharné à vivre dans le concret et dont le souci chrétien d'éternité a si peu tourmenté le cœur, a fait cadeau à l'Europe de bien des richesses. D'abord, il lui a donné Shakespeare et Newton qui sont, écrit joliment Elie Faure, « les deux grandes ailes de son âme ». Ensuite, il lui a transmis son sens de l'humour, qui n'est pas comme en France la manifestation d'un pessimisme social mais plutôt un regard amusé et distant sur lui-même.

Il lui a également enseigné le Libéralisme, qui n'est jamais que le Pragmatisme appliqué à l'Économique.

Et, pour nous consoler de ces cadeaux empoisonnés, les Anglais *« ont remué les harmonies du monde par leur lyrisme, qui est leur forme de mysticisme ».*

L'Allemand se caractérise par son panthéisme et son organisation apparente.

Il est à l'aise dans le temps mais a du mal à appréhender la forme. D'où son désordre organique et son âme musicale. L'Allemagne, *« c'est une mer... Confuse, inorganisée, heurtée. Quand on croit la saisir, c'est elle qui vous enveloppe ».* Trop sensible encore à la voix des forêts et des fleuves, l'Allemand reste marqué par le mysticisme de ses mythologies et de son histoire compliquée. L'Allemagne, elle est le dernier Etat européen à s'être constitué

et son nationalisme a de très loin précédé son unité politique. Il y a eu une culture allemande bien avant un Etat allemand. «*Si la patrie allemande s'est constituée si laborieusement, c'est qu'elle se forme du dedans au dehors. Dans ce long et pénible éveil, trois étapes : la Réforme, qui révèle à l'Allemagne sa nature spirituelle ; la Révolution et les incursions de Napoléon, qui l'ont décidée à imposer elle-même cette création ; l'hégémonie prussienne, qui force l'intégration*». C'est probablement cette prise en main prussienne qui fait que, désormais, le vieux romantisme allemand doit renoncer à ses désordres et se soumettre à un nouvel ordre où tout est organisé et arrêté dans les moindres détails, avec une minutie pointilleuse. En effet, «*la Prusse (est) plutôt scandinave et slave, dolicho-céphale, sans art, sans musique, sans littérature, sans philosophie, sans traditions, mais guerrière, ordonnatrice comme un homme de devoir qui traîne son âme*». Alors «*l'Allemand confond la minutie dans le détail avec l'achèvement, le formalisme avec la forme, le pittoresque avec le beau*». Cette formidable machinerie s'enraye au premier incident. Elie Faure souligne sévèrement que «*l'Allemand ne réagit pas au choc. Il est, dans tous les cas prévus, toujours en avance. Il est, dans tous les cas imprévus, toujours en retard*».

Quand on compare les Allemands aux Français, on voit que les premiers paraissent tous semblables à l'extérieur alors qu'ils diffèrent à l'intérieur. Inversement, les français si différents les uns des autres en apparence, sont en fait très semblables. La mentalité allemande n'est donc pas ce qu'on croit et chacun ne marche pas tant que cela au pas. «*L'Allemand, synthétique d'emblée, cherche à tout décomposer. Le Français, analytique de nature, cherche*

à tout recomposer. L'Allemand complique tout, le Français simplifie tout.» En fait, les Allemands restent fortement marqués par leur panthéisme et leur romantisme. «*Ils n'ont pas une idée de l'univers, mais des idées sur l'univers. Il en résulte un désordre intellectuel immense, dont l'impression de puissance n'a d'égale que celle dont leur ordre pratique, administratif, pédagogique, scientifique, industriel, ne cesse d'offrir l'exemple*». L'Allemand n'a ni le sens ni la forme de l'objet. «*La musique délivre son âme parce que c'est la voix de l'inconscient et que la musique n'a que faire de l'objet... Elle libère l'âme des idées et exprime l'homme intérieur dans sa substance et sa pureté native. L'Allemagne est un peuple chantant, alors que la France est un peuple bâtisseur*». Relativisant un peu les affirmations d'Elie Faure, je suis tenté d'objecter que Bach est quand même un bel exemple d'architecture musicale et de maîtrise de la forme de l'objet.

Il n'en demeure pas moins que «*l'âme de ce peuple est comme un chaos tournoyant qui cherche et cherchera sans cesse un devenir à ordonner*».

Bien précieuse Allemagne, peuple frère si différent de nous, et si proche, et qui nous complète si bien. Ses succès économiques actuels, son sens de l'organisation et de la méthode sont des atouts précieux pour ses partenaires européens qui ont bien des leçons à prendre. Mais cette supériorité apparente ne doit pas faire oublier à quel point les Allemands ont besoin des défauts des Français pour être des voisins fréquentables...

L'Espagnol se caractérise par son isolement, son orgueil et sa capacité de résistance.

«*Je ne vois pas un autre peuple dont le milieu géographique puisse suffire à expliquer l'histoire*». Car la terre espagnole est une véritable forte-

CONFÉRENCE

resse naturelle, massive, accidentée, aride. Un territoire tellement fermé qu'il est aussi difficile d'y entrer que malaisé d'en sortir. Le climat très rude et le caractère montagneux accentuent encore le côté rugueux de ce pays. Tout est fait pour isoler sa population du reste du monde.

« Il n'est donc pas surprenant que l'homme y soit extrême, dur, tanné dehors et dedans, tout de glace et de flamme ».

Hermann de Keyserling va plus loin en affirmant dans « Analyse spectrale de l'Europe »:

« L'Espagne appartient non pas à l'Europe, mais à l'Afrique. Celui qui, venant de France, traverse les Pyrénées, sort d'un jardin pour entrer dans le désert ». Et Keyserling ajoute : « Le plus facile pour ... comprendre l'Espagnol, c'est de partir du Bédouin... Âpre et grave, volontaire et élémentaire... Fanatique comme la tempête dans le désert... Tout habitant du désert est, par nature, parent de Don Quichotte : seul, isolé, ridicule dans sa « minusculté » face à l'immensité du destin universel... conscient du tragique de la vie... et animé d'un désir frénétique d'immortalité personnelle ».

La domination de l'Islam pendant près de huit siècles va encore accentuer ces caractéristiques. Au cours de cette très longue période, les Espagnols ne vont jamais cesser de résister à leurs oppresseurs, en refusant avec opiniâtreté toute assimilation et en cultivant les qualités-mêmes de leurs adversaires : fureur guerrière, fatalisme, spiritualité exacerbée, mépris de la douleur et de la mort, primauté du religieux sur le politique.

Tout au long de ces années de domination, l'unité espagnole se forgera progressivement par cette guerre sans merci contre une race et

contre une religion. Lorsque sera enfin venu le temps de la Reconquista et de la libération, au XVI^e siècle, l'Espagnol restera définitivement marqué par ces siècles de combats. *« Le sang et le feu sont désormais les matériaux de son âme, et tout ce qui symbolise le drame, le supplice, l'ardeur de la vie intérieure ».*

L'histoire a contraint l'Espagne à une éducation de l'Absolu, avec toutes ses outrances. L'homme est seul, face à Dieu, plein d'orgueil, émâcié et buriné par la violence de son passé. Il n'est pas étonnant que ses deux grands héros soient Sainte Thérèse d'Avila et Don Quichotte. Il n'est pas étonnant non plus que l'Inquisition soit née là-bas.

« L'Inquisition a été le cilice de ce peuple indiscipliné ». Sous le règne de Philippe II, un tiers de la population espagnole vit dans des monastères. Et pendant les deux plus grands siècles de son histoire, ses écrivains ont presque tous été des moines ou des soldats. La période de grande prospérité que connaîtra alors le pays contribuera à créer dans l'âme espagnole *« une contradiction permanente entre le souci du terre à terre et la spiritualité, entre la soif de l'or et le dédain de la fortune, entre l'Inquisition et l'aspiration à la liberté, entre l'ivresse charnelle et le mysticisme ».*

Les courses de taureaux sont probablement ce qui exprime le mieux l'âme de l'Espagne : *« Elles rappellent sans cesse à l'homme son destin de combattant et soumet à ses méditations l'image et le symbole de la mort ».* Il en résulte une sorte de sensualité funèbre, un goût immodéré de la mort, un sens de la dignité tellement démesuré que le mari trompé pense plus à son honneur qu'à son amour. Et ce peuple si longtemps occupé est devenu le plus farouche résistant à toute forme d'invasion.

Alors que le centre de gravité de son pays l'incline moins vers l'Europe que vers l'Afrique, nous devons à l'Espagnol les fruits de sa triple épopée mystique, guerrière et artistique : nous lui devons l'Amérique, nous lui devons le rejet de l'Islam vers l'Orient, nous lui devons le génie de sa peinture et de sa littérature, nous lui devons le souffle ardent de son âme excessive. L'Italien se caractérise par la passion, l'intelligence et la plastique.

L'âme italienne est d'abord dominée par la passion. «*La fureur de posséder, de dominer, d'aimer qui vous aime ou de forcer qui ne vous aime pas est la règle de vie centrale*». Cette passion est forcément génératrice d'anarchie, ce qui va constituer une chance pour les hommes ambitieux. Car il y a aussi chez l'Italien le désir profond «*d'établir un ordre sévère dans le chaos le plus complet*». Cela donne à l'intelligence une belle occasion de prendre sa revanche sur les excès de la passion qui règne dans les cœurs. Depuis les temps de la puissance romaine, il s'agit de dominer par l'esprit plutôt que par la force. Les Italiens vont ainsi développer une culture de la ruse et de l'organisation dont Machiavel constitue un exemple éminent. Ainsi, l'Italien n'est-il pas un très bon soldat, mais il va corriger sa faiblesse militaire par la perfection de ses méthodes de combat, par la finesse de sa diplomatie, par son adresse. Cela expliquera la puissance des légions romaines.

De même, l'Italien va développer une véritable science du gouvernement, qui saura s'appuyer sur une exploitation subtile des passions humaines pour parvenir à ses fins. On gouverne mieux en se tenant au centre de ces passions dont on tirera toutes les ficelles. Cela permettra à l'Italie de produire depuis

plus de vingt-cinq siècles des hommes qui sauront maîtriser leur fragilité, «*s'élever au-dessus du bien et du mal et conduire les événements en vue de quelque œuvre monumentale à réaliser : Sylla, César, Grégoire VII, Dante, Michel-Ange, Jules II, Buonaparte et même Mussolini*». Du moins le Mussolini perceptible au tout début des années trente...

Ce pays qui a su créer une université à Bologne dès 1088, soit cent-soixante cinq ans avant la Sorbonne de Paris, s'acharnera aussi «*à ramener ses émotions aux formes qui les symbolisent... jusqu'à les enfermer dans un espace*». L'art italien va s'efforcer de réduire l'amour à la connaissance et de donner à l'émotion sensuelle «*l'apparence d'un problème résolu par des moyens de géomètre*». C'est ainsi que le peintre Signorelli ira jusqu'à déshabiller son fils mort pour mieux dessiner son anatomie. Et les artistes peindront ou dessineront des corps structurés par leur squelette, dans une quête éperdue de réalisme. La plastique est ainsi devenue spécifiquement italienne, comme la musique est allemande. Cette dimension esthétique donne à l'Italie la chance de réagir sans cesse contre son génie passionnel, et de le canaliser.

L'Italie nous a apporté sa science du gouvernement, son intelligence des passions et son incomparable génie artistique.

«*Nous ne serions pas ce que nous sommes si les Italiens n'avaient fait ce qu'ils ont fait*».

J'ai bien sûr gardé le meilleur pour la fin : par quoi le Français se caractérise-t-il ? Par sa vanité, par sa légèreté mais aussi par la puissance de sa raison et par une exceptionnelle maîtrise de la forme:

«Parce que notre main a rencontré dans notre berceau le hochet sphérique et lisse de la forme

CONFÉRENCE

que les Gréco-romains y avaient déposé, nous nous imaginons détenir les vérités définitives. Quelle illusion !»

Oui, nous sommes un bien curieux peuple, habité par la contradiction. Déjà, César nous décrivait sans pitié comme *comme «une mixture amusante d'ostentation et de sociabilité, d'esprit d'hospitalité et de fanfaronnades, de curiosité et d'intempérance, de bravoure et de pusillanimité, de générosité et d'étourderie, de mobilité et d'éloquence»*. Notre vanité et notre crainte du ridicule nous aveuglent et nous font raconter nos défaites comme si c'étaient des victoires. Si nous sommes vaincus, c'est forcément que nous avons été trahis et que nous n'avons pas daigné prendre vraiment la guerre au sérieux. Parce que, sinon, on aurait vu ce qu'on aurait vu... D'ailleurs, nous avons peur de celui que nous avons vaincu alors que nous ne craignons jamais celui qui nous a écrasés puisque nous ne pouvons admettre avoir été battus par lui.

Il est vrai que nous sommes aussi un peuple compliqué, *«carrefour occidental de toutes les grandes migrations. L'ignorance que nous avons de la psychologie des autres peuples est due à l'effort que nous devons faire pour absorber tant d'étrangers»*. Il n'est sans doute pas d'autre peuple plus mêlé que le nôtre, et où les mélanges se soient faits aussi souvent et aussi vite. Nous gardons d'ailleurs, malgré ces migrations et ces nombreux apports extérieurs, le même contraste séculaire entre la France du nord et celle du sud : *«Au nord, dans une ordonnance sévère, tout remue de poésie, de sentiment, de musique, se pare d'humanité, s'enveloppe de rêverie. Au sud, tout est plus sec, moins expansif, plus défini, plus austère, moins riche de mystères, mais plus puissamment assis»*. Pour ne pas nous faire de peine à nous-mêmes, nous avons appris

à nous plaindre d'autrui plutôt qu'à nous accuser. Et, paradoxalement, nous méconnaissons nos vertus pour mieux exalter nos défauts. Et pourtant, nous sommes aussi le peuple de la légèreté et du bonheur de vivre. Notre préoccupation principale est de réaliser une société du plaisir et de l'insouciance. Nous évitons soigneusement d'affronter les problèmes, pour ne pas nous gâcher l'existence. Notre intelligence et notre esprit de synthèse nous permettent souvent de discerner des solutions, mais nous n'en tirons pas les conséquences pratiques, parce que cela ne nous intéresse plus. *«Voilà»*, dit le Français, *«ce qu'il faut faire. Et c'est son voisin qui le fait. Le premier à trouver l'idée»*, disait Kipling, *«et le dernier qui l'applique»*. Nous avons également tendance à rabaisser ce qui est grand, croyant ainsi nous grandir nous-mêmes, ce qui nous conduit à méconnaître les hauts faits de notre histoire comme si nous en avions un peu honte et que nous refusions de nous y reconnaître. Ah ! Si nous pouvions avoir un peu moins de vanité et un peu plus d'orgueil, s'écrie Elie Faure !

Une longue tradition historique nous a donné l'habitude de nous abandonner à la direction de l'Etat. Il est chargé de subvenir à nos besoins, ce qui ne nous empêche pas de le railler et d'avoir un infini plaisir à lui désobéir. Bref, nous sommes ingouvernables. Notre incapacité à nous prendre en charge et à nous assumer conduit nos voisins à nous critiquer et à nous moquer. Parce que nous nous aimons beaucoup, nous pensons que les autres nous aiment aussi et regardent nos défauts avec complaisance. Mais les jugements des autres Etats sont sévères. *«C'est parce qu'on sait le Français capable des plus grandes choses qu'on le regarde généralement comme au-dessous de sa tâche»*.

Oui, nous sommes aussi capables de grandes choses. Mais pas tout le temps. Il faut que les circonstances soient particulièrement dramatiques pour que, soudain, nous accomplissions les redressements les plus spectaculaires. *« Un de ces fulgurants miracles qui donnent à la France le visage surnaturel d'un archange envoyé par Dieu... Une sublimation soudaine des mobiles individuels. Mais, le danger passé, notre vanité reprend son visage et ses droits ». C'est que, dans ce pays où l'on a appris à gouverner par les discours, « tout le monde s'occupe de tout. Tous font le métier de tous, parce que nul ne fait le sien. Si, au moment le plus difficile de son histoire, une paysanne de dix-huit ans a sauvé la France, c'est parce qu'elle s'est mêlée de ce qui ne la regardait pas ».*

Qu'il est doux malgré tout de vivre en France, comme le dit le proverbe allemand : « heureux comme Dieu en France »... Les contradictions mêmes de la société française et ses nombreuses convulsions ont développé chez nous ce que l'on pourrait appeler une culture de l'équilibre, qui procède directement de notre maîtrise de la forme. Dans ce visage national où les oppositions abondent et exigent une expression « moyenne » de nos inspirations, les artistes et les penseurs se sont astreints à une création apaisante et mesurée.

« Toute l'histoire spirituelle (et aussi artistique et intellectuelle) de la France s'évalue à la qualité de sa réaction éthique contre son anarchie ethnique ». Nos cathédrales, nos jardins, nos palais, nos villes, notre littérature, nos musiciens et nos poètes, nos philosophes et nos savants, tout *« contribue à maintenir sans broncher le tumulte des passions dans les cadres de l'intelligence ».* Cette intelligence française se caractérise par la qualité des proportions, par la méthode, par la mesure et par la clarté.

Or, *« le langage le plus constant, parce qu'il accuse le mieux les tendances de notre esprit et parce qu'il est l'art d'un ensemble d'hommes tendant à s'organiser socialement d'une façon flatteuse, c'est l'architecture »...* Il s'agit de ramener à des cadences architecturales moyennes toutes les manifestations de l'esprit. Rien n'y est excessif, tout y est modéré... Tout y ramène l'esprit à des équilibres stables ». Ce qui symbolise peut-être le mieux ce dessein, et notre maîtrise de la forme, c'est le Dôme de l'Hôtel des Invalides, miracle de beauté et de proportions. Et cette architecture est tellement notre langage propre qu'on en retrouve *« les nervures essentielles dans les manifestations les plus variées de son esprit : les jardins, l'alexandrin, la césure et la rime des versificateurs... ce souci de courber sous sa règle l'intelligence, tout en préservant l'élan poétique d'un essoufflement trop rapide ».*

Notre esprit d'architecture a donné naissance à l'esprit juridique, au rationalisme impénitent et au dogmatisme qui marquent, hélas, notre pensée. *« L'intelligence française : c'est une architecture dans l'espace. Il n'est jamais question, pour Pascal ou pour Descartes, d'expérimenter, ou pour Montaigne d'observer. Au lieu d'étudier l'univers et l'homme dans leurs actes et leurs œuvres, Descartes, dans sa « Dioptrique », déforme leurs actes et leurs œuvres pour les faire entrer vaille que vaille dans les cadres géométriques qu'impose un être parfait pensant l'univers à son image ».* C'est ce qui nous distingue radicalement de la pensée anglo-saxonne que son pragmatisme oriente résolument vers la démarche expérimentale – et donc vers la science moderne – alors que notre dogmatisme nous condamne à ne pas regarder le monde en face. Voltaire s'insurgera contre cette dictature de la pensée soumise. Il ne peut y avoir cependant d'Europe sans la France.

CONFÉRENCE

Cela ne tient pas seulement à notre position géographique ou à notre capacité à relier la tempérance septentrionale à l'exubérance méridionale. Mais la culture européenne doit à notre pays plus qu'à aucun autre et, sans nous, ce petit cap occidental de l'Asie ne serait qu'un club de sociétaires ennuyeux. Nous sommes à la fois la folie et le génie de l'Europe.

Que l'Europe est donc complexe et diverse... On voit bien que cette juxtaposition de cultures produit des complémentarités intéressantes. *«Alors que la musique et la philosophie paraissent être le langage presque exclusif des Allemands, la poésie lyrique et le roman de mœurs celui des Anglais, le théâtre et la peinture dramatique celui des Espagnols, la peinture décorative, la sculpture et l'architecture celui des Italiens, la psychologie et la musique celui des Russes, la France a eu, sans discontinuité et parfois simultanément des musiciens et des philosophes, des poètes et des romanciers, des dramaturges et des peintres, des décorateurs, des sculpteurs et des architectes, des psychologues».*

Mais, à côté de cette fertile diversité, que d'oppositions frontales : *«L'Allemand complique tout. Le Français simplifie tout.» «L'Allemand ne peut consentir à ne pas tout dominer. La France domine pourtant l'architecture, l'Angleterre la poésie lyrique, l'Italie la peinture, l'Espagne le drame mystique...» «L'Allemagne a son panthéisme mystique, le peuple français son rationalisme idéologique et le peuple anglais son empirisme.» «Le Français rêve avec sa raison, l'Allemand agit avec son rêve, l'Anglais rêve avec son rêve et agit avec sa raison.»*

Comment faire un ensemble cohérent et uni de tant de contrastes et de différences ?

A l'époque d'Elie Faure, la question ne se posait pas, tant l'idée d'une nation européenne relevait de la pure fiction. Elle se pose aujourd'hui et nous renvoie à nous-mêmes. Comment nous réunir dans un même Etat, sous une même loi, avec une même fiscalité et soumis à une même autorité ? Comment reconnaître que l'autre, si différent de nous, est aussi indispensable que nous à la communauté dont nous rêvons sans trop oser y croire ? Ce rêve européen est-il si fou ?

Il n'y a pas plus de différence entre les Italiens, les Anglais, les Espagnols, les Allemands, les Français et les autres Européens qu'entre des instruments de musique à cordes, des instruments de musique à vent et des instruments de musique à percussion. Là est peut-être le destin heureux de l'Europe : former avec la diversité de ses nations le même ensemble harmonieux que l'orchestre avec ses instruments de musique si différents les uns des autres. Il suffit d'une partition commune, d'un chef d'orchestre compétent et d'une volonté de tous pour s'accorder sur un tempo. Y sommes-nous vraiment résolus ? Et sinon, quel sera le destin de chacune de nos bien trop petites nations ?

JACQUES PIRSON

*«DÉCOUVERTE DE L'ARCHIPEL»,
par ELIE FAURE : Éditions L'école des
lettres. Seuil. 393 p. 8,70 €*

(¹) Martine Courtois et Jean-Paul Morel.